

# Évolution de l'historiographie française

**Stéphanie Sauget**

Professeur agrégé, docteur en histoire contemporaine,  
TZR sur zone de remplacement dans le Val de Marne, académie de Créteil

**Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'historiographie française semble caractérisée par des ruptures et des tournants impliquant de dresser périodiquement des bilans et d'esquisser des perspectives. Cela tient bien sûr au principe même de ce qu'est une discipline : l'histoire doit avoir un champ propre qui la distingue des autres disciplines<sup>1</sup>. Mais il semble que la dernière « crise » ait duré un peu plus longtemps, depuis le « tournant critique », amorcé dès les années 1970, jusqu'à la « crise de l'histoire » diagnostiquée par Gérard Noiriel en 1996 : l'historiographie française s'en est-elle remise ? Nous essaierons de voir où en est le débat actuel, une décennie après de très vives polémiques, et surtout nous verrons comment a évolué la pratique historique concrète, par delà les difficultés théoriques, en analysant quelques-uns des nouveaux objets dont se sont emparés récemment les historiens.**

**A** lire les différents articles qui s'essayaient au périlleux exercice de bilans et perspectives, l'histoire universitaire actuelle vivrait l'heure de l'après « tournant critique » des *Annales* et d'après « crise de l'histoire » diagnostiquée par Gérard Noiriel en 1996 et essaierait de se reconstruire sur de nouvelles bases, en intégrant particulièrement deux « nouvelles dimensions » : celles des représentations et celles des pratiques.

## L'APRÈS « TOURNANT CRITIQUE » ET LA FIN DE LA CRISE DE L'HISTOIRE ?

Que s'est-il donc passé pour que les historiens français utilisent à ce point le vocabulaire de la rémission post-choc traumatique ?

On pourrait y voir d'abord les revers de gloire d'une historiographie française longtemps dominante, sollicitant le dialogue avec les autres sciences sociales à condition de les annexer, mais refusant de subir des réflexions extérieures critiques susceptibles de la faire chanceler sur ses bases. L'historiographie française a déjà dû s'adapter aux autres disciplines et les querelles n'ont pas manqué depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Mais dans les années

1980, les attaques contre l'histoire française, et notamment l'historiographie des *Annales*, se sont multipliées. On peut notamment en retenir trois, qui se nourrissent les unes les autres, tout en se distinguant : le « tournant critique » des *Annales*, le « linguistic turn » et le « cultural turn ».

On appelle « tournant critique » des *Annales* l'auto-contestation française de l'histoire sociale ayant une prétention totalisante (le moteur de l'histoire ne serait que social) et s'appuyant sur

### NOTES

**1.** La discipline est une catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique ; elle y institue la division et la spécialisation du travail et elle répond à la diversité des domaines que recouvrent les sciences. Bien qu'englobée dans un ensemble scientifique plus vaste, une discipline tend naturellement à l'autonomie, par la délimitation de ses frontières, le langage qu'elle se constitue, les techniques qu'elle est amenée à élaborer ou à utiliser, et éventuellement par les théories qui lui sont propres. L'organisation disciplinaire s'est instituée au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment avec la formation des universités modernes, puis s'est développée au XX<sup>e</sup> siècle avec l'essor de la recherche scientifique. Transformation de l'histoire en discipline universitaire et débats sur les enjeux de l'historiographie sont donc naturellement contemporains.

**2.** Songeons à la querelle de 1903 entre histoire et sociologie durkheimienne ou au débat très vif opposant Fernand Braudel à Claude Lévy-Strauss entre 1952 et 1968 sur la nature de la « structure ».

des concepts<sup>3</sup> et des outils (notamment statistiques et quantitatifs) insuffisamment critiqués et pensés. En décembre 1989, la revue des *Annales* publie un numéro spécial intitulé « Histoire et sciences sociales : un tournant critique », dans lequel des historiens mais aussi un géographe (Marcel Roncayolo) souhaite une plus grande modestie ; Alain Bourreau en appelle ainsi à une « histoire restreinte des mentalités », mais aussi à repenser les méthodes, les concepts et les objets. Roger Chartier développe par exemple une nouvelle conception de l'histoire sociale revivifiée par le concept de « représentation »<sup>4</sup>. Gérard Noiriel plaide lui pour une approche subjectiviste du social. Pour ces historiens, toutes les données du social ne sont pas dans la compréhension d'un

matérialisme même dialectique entre une structure essentiellement socio-économique et des superstructures qui en seraient le reflet. Ils se détournent d'une histoire totale à trois niveaux (niveau social, économique, puis culturel) définie par Ernest Labrousse où les hommes seraient englués et proposent de redonner une place centrale aux sujets et à leurs perceptions de l'histoire. De nouveaux concepts ou paradigmes font donc leur entrée : ainsi la notion d'appropriation est mise en valeur contre la simple assimilation passive d'idées préfabriquées (domaine de la réception d'idées ou de pratiques) ; celle d'interaction, empruntée à la sociologie américaine (notamment à Erving Goffman<sup>5</sup>), permet de renouveler l'étude des relations interpersonnelles ; celles de « systèmes de représentations » ou d'« horizons d'attente » replacent le sujet au cœur de l'histoire. Rien d'étonnant à ce que ce « tournant critique » ait été perçu comme une machine de guerre contre l'histoire sociale, dont elle est pourtant issue, car elle privilégiait la perception subjective et la méthode herméneutique à la conception de l'histoire des masses, l'histoire quantitative reposant sur des modèles théoriques peu souples. Cette histoire refusait de réduire à des schémas comportementaux les perceptions subjectives, les idées, les espérances, les valeurs en donnant une place, moins grande, aux structures sociales qui ne sont plus qu'une partie de la réalité historique.

La deuxième attaque vint des États-Unis, au cours des années 1980 et n'est pas sans lien avec le tournant critique, pourtant cette fois-ci, le choc atteignit même les partisans du nouveau. Sur les campus universitaires, émergea en effet une critique radicale de l'histoire en tant que discours

pouvant prétendre dire le vrai et le réel du passé : c'est ce que l'on a appelé le « *linguistic turn* ». Cette critique fut si corrosive qu'elle nécessita la réponse des historiens français. Le cas le plus intéressant est le dialogue entre le linguiste Hayden White et l'historien moderniste français Roger Chartier dans les années 1990. En littéraire et en linguiste, Hayden White s'était intéressé à la « *poétique historique* », c'est-à-dire à la manière de faire et d'écrire l'histoire. Dans son livre *Au bord de la falaise*, Roger Chartier a montré tout l'intérêt qu'il porte aux analyses du linguiste américain sur les modalités et les formes du discours historien, en identifiant les différents types de mise en intrigue utilisés dans les récits historiques, mais il met aussi en évidence les angles morts et les dangers d'une théorie qui ne permet pas de penser les techniques de recherche et les procédures critiques par lesquels les historiens s'efforcent de construire, à chaque étape du développement de leur discipline, l'objectivité de leurs discours. Porteur d'une volonté de renouveler la manière de faire de l'histoire et ouvert aux critiques culturalistes, il essaie absolument de neutraliser le relativisme historique dont les positions de White sont porteuses en rappelant à la suite de Michel de Certeau qu'il existe des modalités de contrôle qui permettent de valider le discours historique et historien.

La troisième charge contre l'histoire, perçue comme une menace par l'historiographie française, est venue également des États-Unis dans les années 1980 : c'est ce qu'on appelle le « *cultural turn* ». Sous l'influence, notamment, de l'anthropologie culturelle de Clifford Geertz<sup>6</sup> ou des leçons épistémologiques de

## NOTES

3. Celui de classe sociale ou d'aliénation par exemple, perçus comme des « prêts-à-penser » déterministes et marxistes qui éloigneraient l'historien de la démarche heuristique qui devrait être la sienne.

4. Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, t. 44, n° 6, pp. 1505-1520.

5. Erving Goffman s'intéresse tout particulièrement aux interactions en face à face et essaie de constituer une éthologie des interactions. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont plusieurs ont été traduits en français et publiés aux éditions de Minuit. Parmi eux, citons *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1973 ; *Les Rites d'interactions*, 1974 ou plus récemment *Les Cadres de l'expérience*, 1991.

6. Clifford Geertz fait paraître en 1973 un texte problématique pour l'histoire, intitulé *The Interpretation of Cultures*, qui introduit le concept de « système culturel » et en 1983, dans un ouvrage sur le *Local Knowledge*, il propose de considérer les phénomènes culturels comme des systèmes de signification posant des questions.

Hayden White<sup>7</sup>, l'interprétation des systèmes culturels, saisis à travers des textes et des représentations (objets, films, chansons, images), a supplanté les analyses économiques et sociales. Parmi les acteurs de cette évolution, Lynn Hunt et Victoria Bonnel ont joué un rôle important par leurs propres travaux mais aussi par la collection (« Studies on the History of Society and Culture ») qu'elles dirigent à l'université de Californie, ainsi que par l'ouvrage coordonné par Lynn Hunt en 1989 qui apparaissait comme un manifeste<sup>8</sup>. Ce « tournant culturel » américain<sup>9</sup> est difficile à définir, car les historiens qui s'en revendiquent ont eu des lectures et des pratiques plus ou moins distanciées du post-modernisme qui les a nourrit ou de ce que les Américains appellent la « *French Theory* », c'est-à-dire la lecture sélective et cohérente de Michel Foucault, Roland Barthes et Jacques Derrida<sup>10</sup>. Les conséquences sont donc très diverses : pour les plus radicaux, le post-modernisme a amené des dérives critiquées par les chercheurs américains dès la fin des années 1990<sup>11</sup>. Les plus modérés cherchent à établir un questionnaire raisonné portant sur les relations entre les formes culturelles et les autres dimensions de l'action humaine et témoignent de leur attachement à l'idée d'un discours historique susceptible d'être vrai. Ils posent la question de la place de l'historien dans la production de son discours et s'interrogent sur les rapports entre explications et interprétations. Surtout, ils privilégient de plus en plus sur les études de classes sociales les études en termes de genre (le *Gender*), de race ou de subcultures.

L'écho du « *cultural turn* » sur l'historiographie française a été très mince et son accueil très dramatisé. Il a été

présenté comme un renoncement à l'histoire et a servi à l'élaboration d'un diagnostic de « crise de l'histoire »<sup>12</sup>, nécessitant sa neutralisation ou au mieux son dépassement (l'appel au *beyond Cultural Studies* de Lynn Hunt).

## UNE NOUVELLE HISTORIOGRAPHIE ?

La situation de l'historiographie française après ce triple choc serait donc celle d'un boxeur sonné qui recherche un nouveau souffle. Il est ainsi de moins en moins question de crise et plus en plus question de manières de faire.

Cela s'entend pleinement pour l'historien du social : en septembre 2002, le numéro 200 du Mouvement social propose une « histoire sociale en mouvement » et Patrick Fridenson présente « notre nouvelle place dans l'atelier de l'histoire sociale et culturelle ». Jürgen Kocka notait en 2003 que « l'impression était largement partagée que ce n'était pas un bon moment pour être un historien du social », une citation que reprennent Jacques Rougerie et Louis Hincker dans l'introduction du numéro spécial de la *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* consacré aux « Relations sociales et espace public »<sup>13</sup>. Mais pour ces deux historiens contemporanéistes, la situation actuelle en France serait un temps de « paix encore armée »<sup>14</sup> ou de coexistence presque pacifique entre histoire sociale et histoire culturelle, « sans consensus véritable »<sup>15</sup>. Délaisant le « *moment théorique* », ils proposent une mise à l'épreuve pratique et un retour intéressant aux vieilles catégories de l'histoire sociale (classes, sociabilités, espace public, etc.) par la démarche déconstructionniste afin de tester la possibilité d'une histoire socioculturelle. Dans ce nouveau contexte, les jeunes

chercheurs et les doctorants sont particulièrement mis à contribution et les *Cultural Studies* anglo-saxonnes, surtout celles des années 1960, sont remises à l'honneur. Sont également mises à l'épreuve quelques-unes des propositions culturalistes, notamment

### NOTES

7. Le livre le plus célèbre de Hayden White, le plus commenté, est paru en 1973 et s'intitule *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press. C'est un universitaire appartenant au département de Littérature comparée. Il serait le meilleur porte-parole d'une historiographie relativiste post-moderne, porteuse de l'idée que l'histoire, loin d'être une vérité absolue, ne serait qu'une reconstruction et une réappropriation du passé en fonction des époques.

8. Lynn Hunt, *The New Cultural History*, University of California Press, 1989.

9. Qui n'a rien à voir avec le « tournant culturel » anglo-saxon des années 1950, associé à la « New Left », dans le contexte du renouveau du marxisme britannique à Birmingham. Les fondateurs théoriques en sont Richard Hoggart, Edgar P. Thompson et Raymond Williams. Pascal Ory situe sa véritable naissance institutionnelle en 1962, à l'université de Birmingham, quand est fondé, dans le département de Lettres, un Centre d'études culturelles contemporaines. Cf. André KAENEL, Catherine LEJEUNE, Marie-Jeanne ROSSIGNOL, *Cultural Studies. Études Culturelles*, 2003.

10. Pour plus d'informations, se reporter au livre de François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie, et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

11. Lynn Hunt et Victoria Bonnel, *Beyond the Cultural Turn*, 1999. Les principales dérives sont le relativisme (l'histoire n'est qu'une fiction), la croyance en l'autonomie de la culture (problème théorique) et la démarche qui réduit l'étude des sociétés à l'étude des textes (problème méthodologique).

12. Gérard Noiriel, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

13. N° 33, 2006/2, p. 7.

14. Idem, p. 8.

15. Idem.

## NOTES

16. Sarah Maza, *The Myth of the French Bourgeoisie: An Essay on the Social Imaginary, 1750-1850*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, non traduit en français.

17. Adeline Daumard, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, 1969, rééd. Paris, Champs Flammarion, 1991.

18. Citons notamment celui de Pascal ORY, *L'Histoire culturelle*, PUF, 2004 et celui de Philippe Poirrier, *Les Enjeux de l'histoire culturelle*, Seuil, 2004. Plus récemment encore Loïc Vadelorge a consacré un article intitulé « Où va l'histoire culturelle ? », *Ethnologie française*, 2006, n° 2, pp. 357-359.

19. Le colloque de Cerisy-la-Salle, de septembre 2004, publié par ses deux maîtres d'œuvre Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), sous le titre *L'Histoire culturelle du contemporain*, Nouveau Monde, 2005.

20. Pascal Ory, « L'histoire culturelle a une histoire », dans Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), *L'Histoire culturelle du contemporain*, op. cit., pp. 55-74.

21. Georges Duby écrit le plus vieil article épistémologique sur la question, intitulé « Histoire culturelle » dans un numéro double de la *Revue de l'enseignement supérieur*, 1969, n°44-45, coordonné par Robert Mandrou.

22. Dominique Kalifa, *L'Encre et le sang. Récits de crimes et sociétés à la Belle Époque*, Fayard, 1995. Le crime est ici analysé à la fois comme un acte social, relevant pleinement de l'histoire sociale, qui ne peut toutefois être saisi que par les diverses représentations qu'il suscite tout au long de l'enquête dont la fonction est justement de rendre le crime représentable. Les clés d'analyse sont donc souvent culturelles.

23. Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille*, Aubier, 1982. Ici, ce sont les schèmes de perception et les seuils de tolérance qui sont étudiés en ce qu'ils permettent de comprendre des représentations et des pratiques à la fois culturelles et sociales.

24. Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 3, 1955, pp. 487-522. Voir aussi la contribution d'Anne Rasmussen, « La fabrique de la science : un objet pour l'histoire culturelle », dans Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), *L'Histoire culturelle du contemporain*, op. cit., pp.345-358.

celle de Sarah Maza<sup>16</sup> à propos de la bourgeoisie française, jugées insuffisantes face au grand travail d'Adeline Daumard<sup>17</sup>, qui déjà s'intéressait à la construction des catégories sociales.

Cela s'entend différemment de l'historien du culturel. Entre condamnation ou non réception du « *cultural turn* » américain et du « *tournant critique* » des *Annales*, l'histoire culturelle française peine à trouver ses marques.

L'histoire culturelle est un territoire ambigu qui oscille entre plusieurs pôles et qui est la moins théorisée des branches de l'histoire contemporaine, même si depuis peu (l'année 2004 ayant été particulièrement féconde sur ce plan) plusieurs manuels<sup>18</sup> et un grand colloque<sup>19</sup> ont essayé de lui donner une assise solide, et même si elle semble être l'un des secteurs de la recherche le plus novateur et dynamique actuellement. Pour Pascal Ory<sup>20</sup>, une lecture géopolitique (France vs États-Unis) et généalogique (depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours) permet de comprendre la bipolarisation de ce champ entre les *Cultural Studies* d'une part, nées d'une convergence entre le marxisme de Birmingham, le déconstructionnisme d'une « French Theory » et un groupe de chercheurs américains politiquement impliqués mais socialement marginalisés, et l'histoire culturelle française, d'autre part, qui naît entre 1969<sup>21</sup> et 1981, dans un tout autre contexte intellectuel et universitaire (le campus de Nanterre pourrait y avoir un rôle important d'après Pascal Ory qui en émet l'hypothèse) : celui du « tournant critique ».

Il semble même qu'au sein du pôle français coexistent, parfois malaisément, différentes conceptions de la culture et donc du champ de l'histoire culturelle. En effet, celle-ci peut d'abord être définie suivant des objets

considérés comme des productions et des biens culturels : histoire du livre, de la lecture (Roger Chartier), de formes picturales et architecturales (histoire de la peinture, de la photographie, de la gravure, du cinéma, de l'architecture, etc.), de vecteurs culturels (histoire des intellectuels, des artistes, des idées, des politiques culturelles, etc.), de pratiques culturelles (histoire du patrimoine, des musées, du cirque, du ballet, etc.), voire de processus culturels (mémoire). On considère alors une conception à la fois large de la culture (contenus et contenants, formes et pratiques) et étroite : un pan seulement de nos expériences humaines, celle reliée à l'art, qu'il soit populaire ou des élites. Ce qui amène à faire de l'histoire économique, politique, sociale ou religieuse de la culture et des biens culturels.

Mais on peut également la définir comme un regard culturaliste sur tous les objets possibles, y compris des objets qui ne ressortent pas naturellement de la sphère de la culture au premier sens : histoire du crime<sup>22</sup>, histoire de l'odorat<sup>23</sup>, histoire du laboratoire scientifique<sup>24</sup>, etc. Cette manière de concevoir l'histoire culturelle a souvent été appelée « histoire des représentations ». Le but de cette histoire reste toujours l'élucidation du social, mais celui-ci change de visage en quelque sorte : il devient une production dynamique, une matrice, un « nexus », fait d'interrelations mouvantes, d'interactions (Ervin Goffman) entre les individus médiatisées par le langage, les rites, des systèmes de représentations.

Dernièrement dans son séminaire de recherche à l'université de Paris I, Dominique Kalifa a proposé de clarifier le concept de représentations en lui assignant trois sens : 1. Une histoire des schèmes de perceptions et des

systèmes d'appropriation du monde, ainsi que leur hiérarchisation ; 2. Une histoire des figures ou des formes matérielles dans lesquelles s'expriment les discours, les idées, les émotions ; 3. Une histoire des systèmes de représentation et de l'imaginaire social ou des « univers symboliques » de Clifford Geertz, qui permet de restituer la distance et la différence d'une société par rapport à une autre à une même époque ou dans le temps.

Force est cependant de constater qu'il existe de très nombreuses définitions de l'histoire culturelle, de l'histoire des représentations voire de « l'histoire sans noms » qui finissent par lui porter ombrage. Comme le rappelait Hervé Martin, le terme de « mentalités » a vieilli, celui d' « idéologie » suscite des réticences, « culture » ne fait pas l'unanimité et « représentations » serait trop flou : la quête du bon mot et du bon concept, celui qui ferait l'unanimité, relèverait donc de la « chasse au dahu ».

Quant est-il des manières de faire ?

## MANIÈRES DE FAIRE

Si l'on regarde maintenant du côté des pratiques historiennes, aussi bien celles des chercheurs éminents que celles de jeunes apprentis historiens, le bilan, déjà complexe, se brouille encore. Beaucoup de bruits pour rien ? Des positions inutilement durcies ? Peut-être.

Certes, les manières de faire de l'histoire ont changé. Ces changements peuvent être schématiquement résumés en trois évolutions majeures : d'abord, un mouvement de « retour aux sources », que Lucien Febvre appelait de ses vœux, qui existait pour partie déjà, mais qui fut vivifié par l'approche déconstructionniste ; ensuite une ouverture du régime des sources à des

pans entiers de « documentation » ou de représentations peu ou pas défrichées ; enfin un élargissement des questionnements et des curiosités sur des objets classiques ou inédits en histoire et une meilleure prise en compte des représentations et des pratiques des acteurs du passé. Un certain nombre de concepts, de catégories ou de rapports de causalité en usage dans l'historiographie traditionnelle tendent à être revus, nuancés, voire abandonnés. On assiste aussi à de nouvelles alliances entre histoire et anthropologie, sociologie et critique textuelle. Divers exemples pris dans différents territoires de l'historien en fournissent une illustration.

Pour Jean-François Sirinelli par exemple, l'histoire culturelle et l'histoire politique sont désormais « forcément reliées » à plusieurs niveaux : la culture a d'abord une indéniable dimension politique, ne serait-ce que dans les politiques et les institutions culturelles ; mais surtout les historiens *du* politique ont compris que la question de la dévolution et de la répartition de l'autorité et du pouvoir dans une société donnée a des aspects culturels. Depuis 2000, les travaux publiés attestent de cette ouverture, tel le *Dictionnaire critique de la République*, paru en 2002 sous la direction de Vincent Duclert et de Christophe Prochasson, qui propose des notices traditionnelles revisitées mais aussi des notices qu'on n'avait jamais vu dans ce type d'outil. Les sujets classiques sont relus, à l'instar de cette nouvelle biographie d'Alfred Dreyfus, écrite par Vincent Duclert qui interroge une nouvelle documentation et essaie de comprendre l'homme occulté derrière l'affaire, en déconstruisant les discours sur Dreyfus et l'imaginaire de l'affaire.

L'histoire militaire et surtout l'histoire des deux guerres mondiales ont

aussi été renouvelées : les « cultures » de guerre sont désormais prises en compte et questionnées grâce à un nouveau regard anthropologique. En témoigne la tentative d'histoire totale ou intégrée de la Première Guerre Mondiale que constitue l'*Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918)*, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, parue chez Bayard en 2004.

L'histoire coloniale française enfin, pour prendre un dernier exemple, s'est redéployée depuis les années 1990 avec une visibilité accrue depuis le début des années 2000 et l'Empire n'est plus un « non-lieu de mémoire » comme le déplorait Emmanuelle Saada en 2001<sup>25</sup>. D'après Emmanuelle Sibeud, on peut situer le tournant français du post-colonialisme en 1997, moment où l'historiographie française s'est mise à considérer la culture comme un enjeu du colonialisme, à l'articulation d'une histoire politique, juridique, sociale et culturelle. Il a précédé de peu la prise de conscience politique de l'impact de la colonisation et du colonialisme sur la société française actuelle.

Pour autant, certaines expériences ont encore du mal à être reçues, tel l'essai de « biographie sociale » de Philippe Artières et Dominique Kalifa<sup>26</sup>. De même, les débats restent vifs, même pour les travaux évoqués. Dans un compte-rendu critique du *Dictionnaire* de Duclert et Prochasson, Nicolas Roussellier réduit le questionnement

### NOTES

25. Emmanuelle Saada, *La Question des métis dans les colonies françaises : socio-histoire d'une catégorie juridique*, thèse d'histoire, EHESS, Paris, 2001 p. 6.

26. Philippe Artières et Dominique Kalifa, *Vidal le tueur de femmes : une biographie sociale*, Paris, Perrin, 2001.

culturaliste de certains collaborateurs du dictionnaire à une « folklorisation de l'histoire républicaine » et une « fuite en avant dans la recherche de postures universitaires » au détriment d'une « histoire de la République comme problème social et politique » : une critique en quelque sorte classique de la « crise de l'histoire », mais cette fois au nom d'une exigence et d'une attente plus forte, comme un appel à aller plus loin dans la démarche critique et déconstructionniste.

Stéphane Audoin-Rouzeau, grand zéléateur du questionnement anthropologique, fait une drôle d'histoire culturelle de la guerre se heurtant au problème des « invariants » guerriers, difficilement intégrables à une histoire culturelle maniant des outils plus souples.

Quant à l'histoire coloniale française, elle hésite à utiliser les mots et les concepts clés de l'histoire culturelle : celui d'hégémonie, de transferts culturels ou d'acculturation auxquels elle préfère les termes de domination, de métissage ou d'accommodement, comme si d'un champ à l'autre, les transferts étaient impossibles ou maladroits.

En fait, de plus en plus, les pratiques historiennes mélangent les approches, les questionnements, et tournent autour de leurs objets pour les restituer dans leur complexité : l'objectif reste bel et bien ambitieux, comprendre le tout, en essayant de faire tenir ensemble des optiques parfois contradictoires, en critiquant les sources, les méthodes et les résultats.



Les apports les plus utiles de ces évolutions récentes pour l'enseignement dans le secondaire sont peut-être plus faciles à dégager. Le « *retour aux sources* » restaure une relation critique vis-à-vis de n'importe quel document et rallonge le questionnaire à la fois sur les conditions de production, mais surtout sur les possibilités de circulation et de diffusion, voire de réception d'un texte, d'une image, d'un film, d'une chanson. L'élargissement du répertoire des sources permet de varier les documents à étudier en classe. Enfin, les catégories les plus débattues en histoire

peuvent être abordées dans une approche résolument compréhensive et déconstructionniste. On pourrait ainsi par exemple éclairer la question de la France et des Français après 1945, question récurrente dans les programmes scolaires du secondaire, à partir des études renouvelées portant sur le « baby-boom ». L'historiographie française a beaucoup travaillé sur ce sujet et on dispose maintenant de plusieurs ouvrages récents et issus de ce nouveau historiographique. Par exemple, la thèse, à paraître, de Ludivine Bantigny sur *Le plus bel âge ? Jeunes, institutions et pouvoirs en France des années 1950 au début des années 1960* permet à la fois de montrer comment une catégorie sociale et culturelle (les jeunes) se forme, comment une génération (notion chère à Jean-François Sirinelli) vit la période de l'après-guerre, mais aussi comment elle est perçue, observée, scrutée et représentée. Enfin, toujours à partir de l'étude de ce groupe, l'étude de Ludivine Bantigny permet aussi d'entrer dans la question de la guerre d'Algérie avec une focale intéressante et nouvelle. ■